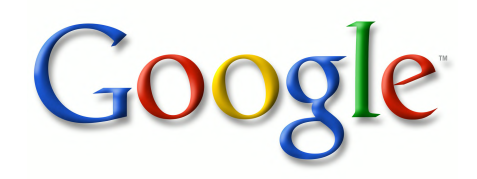
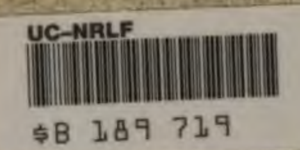
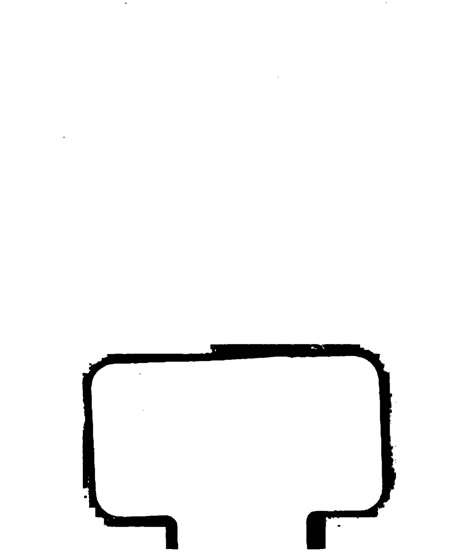
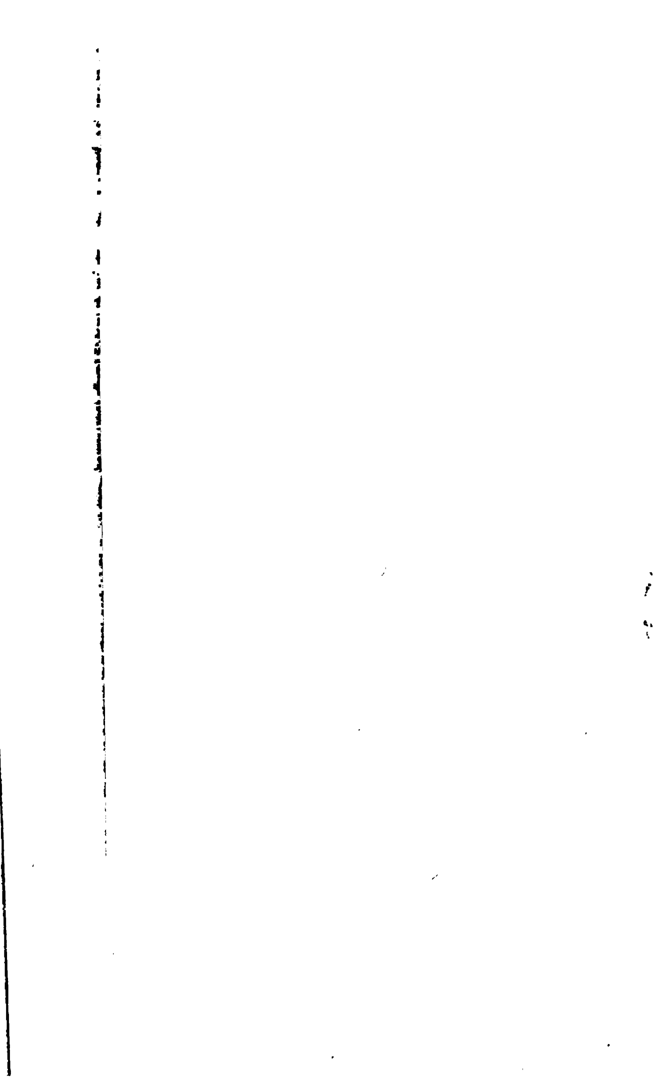



UC-NRLF
$B 189 719

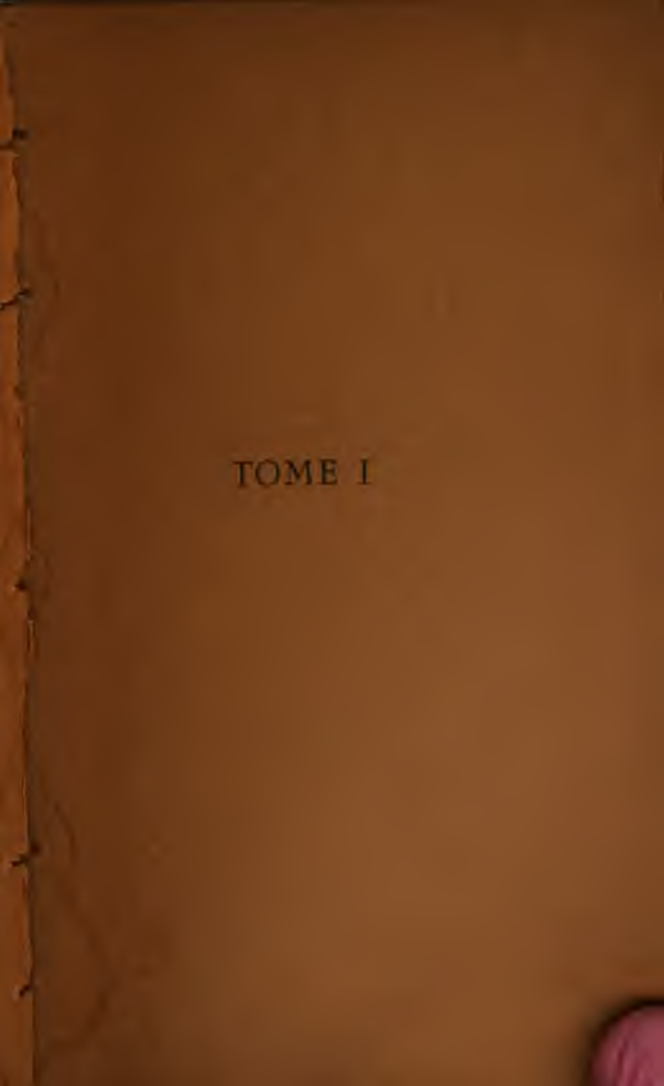




La Vie Héroïque des Aventuriers, des Poètes, des Rois, et des Artisans. — Théorie du pathétique pour servir d'introduction à une tragédie ou à un roman — par Saint-Georges de Bouhélier.

Chez L. VANIER, Éditeur, Quai Saint-Michel, Paris.





TOME I

DU MÊME AUTEUR :

L'ANNONCIATION (5 tomes).
LA RÉSURRECTION DES DIEUX.

Prochainement :

ESSAI SUR ÉMILE ZOLA.
LES CONCERTS RUSTIQUES.
LE MARTYROLOGE (de Ravachol, Vaillant, Émile Henry, Caserio).
TRAITÉ DU POÈTE-ROI.

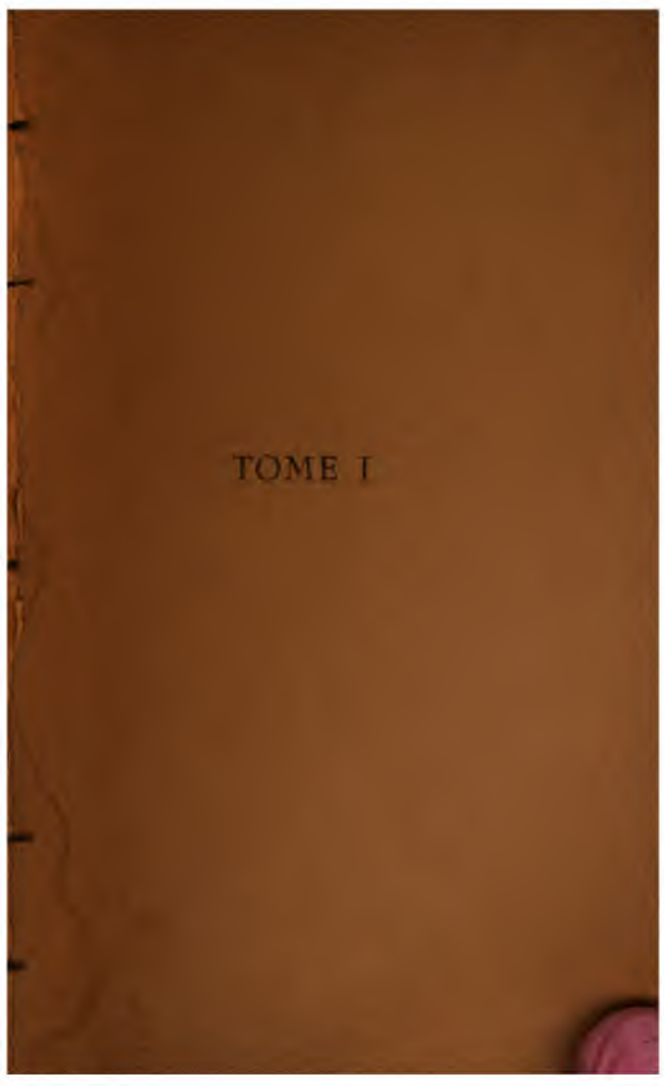
la Vie Héroïque des Aventuriers, des Poètes, des Rois, et des Artisans. — théorie du pathétique pour servir d'introduction à une tragédie ou à un roman — par Saint-Georges de Bouhélier.

M DCCC XCV

A MON PÈRE







TOME I

naissait enfin sa présence véritable.

— On sut plus tard ces choses, car il vainquit le sortilège impur qui l'enchaînait depuis l'Éternité.

. . . .

*
* *

Or, je suis pareil à l'Archer.

Et peut-être est-ce mon

Ombre que j'aperçois, au loin, ou ma Forme réelle que je prends pour mon Ombre.

(Annonciation.)



I

Il parla ainsi, et il rentra dans la demeure d'Aidès. Et moi, je restai là, immobile, afin de voir quelques-uns des hommes héroïques qui étaient morts dans les temps antiques; et peut-être eussés-je vu les anciens héros que je désirais, Théséus, Périthoos, illustres enfants des dieux; mais l'innombrable multitude des morts s'agita avec un si grand tumulte que la pâle terreur me saisit. — *(Odyssée.)*

Si fabuleuse que vous paraisse une tragédie dont les héros habitent le sauvage exil d'une contrée de hautes roches et de profondes grottes grondantes de glaciers et d'eaux glauques, — il ne faut point que vous en suspectiez la confidentielle vraisemblance. Il y a là des tempêtes, des carnages et des tumultes. — De jeunes aurores bondissent, candides,

dans les prairies. Les rocailles embaument. L'été brûle.

Ne croyez pas que ce soit une fiction que l'on imagina par jeu. Ce roman garde le plus intact éclat du monde. Et il n'y survient rien d'artificiel.

Assurément, je n'y ai pas décrit la cité populeuse, surannée et retentissante où je demeure. Car je n'en ai jamais bien regardé les quinconces d'or, les roses arcades; les ponts, les forges, les marécages; et ces luisantes, puissantes et écarlates statues dont sont peuplés les places publiques et les jardins. — Et je les ignore, — et les ruelles! les quais!

Il y passe, m'a-t-on dit, des gens qui s'agitent dans des turbulences.

Débordantes d'algues et de poissons,

des barques s'étalent sur les eaux sablonneuses d'un fleuve. Les dures pluies rongent les tuiles des toits.

Le langage que l'on parle ici, m'est inconnu. Et je sens bien que ces gens là lèvent derrière moi, sur mon passage, et afin de m'en lapider, d'opaques petites pierres rudes et éclatantes. Mais ils n'osent pas. Ils sont lâches et obscurs. Leur patiente bassesse ne se compense point d'épouvante. Ils vivent une existence glacée et fade. Ils en inclinent l'espoir vers les pires servitudes. Et ils la bornent aux plus pâles horizons.

Ils s'entretiennent, avec des larmes, des rires, de l'azur et de la marée, des grêles abattues sur les orges et des bénéfices quotidiens. Il faut bien, cependant que j'écoute ces fugaces

colloques où ils se chuchottent. Et peut-être que s'ils causent ainsi, — c'est pour me plaire. Et peut-être habitent-ils aussi dans d'extraordinaires lieux de roses, de grottes, d'aurores!

*
* *

Car ces pâles turbulences où nous apparaissons, savons-nous jamais ce qu'elles cachent. Il y a d'effrayants carnages que nous commandons en souriant; et cette futile grâce en fausse l'épouvante.

Le Carnaval des Destins

« Élève-moi, ô mon frère, un pur tombeau d'airain au bord de la mer écumeuse. »

II

Ah! l'atroce, la noire mascarade! — Les hommes, enfin, ne porteront-ils pas le masque ébloui ou élégiaque de leur Destin? Ils sont là, attentifs, à des jeux d'enfants, et ils ne se parent que pour la parade. — On marche, on a soif. On a faim. L'espoir chuchotte et rit; et la Mort vient. Le

pain que l'on mange a un goût de cendre. Et la porte où l'on frappe se clôt. D'épaisses fumées montent des maisons. Des pommes spongieuses et odorantes cuisent dans du feu ; sur la table étincellent les plus candides des linges; et des gens crient. On entend leurs colloques. Et l'on a faim. Et ils chantent. Et l'on pleure. Mais, nul ne saura jamais rien. Des toits se hérissent de hautes pailles d'or jaune, tout en flammes. Et les hommes se bariolent de fards. Or c'est par de tels stratagèmes qu'ils peuvent paraître au Carnaval humain.

Il y a là des barques embaumées et peintes de goudron, des urnes rocheuses, de durs pains blancs tout imprégnés de sang et d'or, des fruits glauques et acides, des aigles ! Et des

hommes s'inclinent, — les uns pétrissent des pierreries; certains qui se ploient puisent les eaux; — des guerriers s'exercent aux jeux du carnage; — leurs rauques arquebuses sifflent et grincent : des vols d'oiseaux rouges croulent du ciel! — Et voici des pêcheurs. Et ils semblent attentifs. Et ils tressaillent, à cause d'une pomme de pin qui tombe, d'une branche qui craque, — d'un calme écho, d'une odeur d'algue!

Cependant, et quoiqu'ils y apparaissent, ici, au milieu de ces pâles rocailles, — des lourds fleuves, des fleurs — ils n'y résident point, cela est certain. Et les pirates, les bouviers, les nomades!

Si graves et pompeux qu'ils semblent, en vérité, ils ne demeurent

que de vaines parodies. Il n'ont point toute la grâce, le triomphe et la joie où leur destin les eut dus diriger. Mais ils en figurent l'imposture. Il ne faut point se fier aux confidences qu'ils font. Le poids de leur cendre pèse à peine par rapport au poids de leur ombre. La stature de leur gloire n'atteint jamais à celle, plus réelle, de leur songe. Et les actions sublimes qu'ils tentent n'aboutissent qu'à des simulacres.

Car des hasards combattent nos destinées. — Les abeilles, les lacs s'y opposent...

*
* *

Nous nous inclinons vers la terre; et elle se hérisse de blés d'or en flammes. De peur qu'ils ne flam-

bolent — rouges torches — nous en composons des couronnes. — L'Amour, pourtant, s'effrite, pâle sous les lourds bocages! — Mais personne ne peut s'en passer — On l'imagine donc, rose et acariatre, étincelant de candides fadeurs! — Ensuite nous cherchons des fêtes, des bourgades! Et comme succombent nos confidents, on pétrit de hautes et banales statues afin de les ressusciter! C'est là où se courtisent les vains Désirs. — De dures pluies bleues et ténébreuses brûlent les rochers...

Les rôles que nous aurions dû jouer, nous les confions á des héros fictifs. Rois, blancs pasteurs, divins amants, — voilà des personnages plus réels que nous mêmes! Ils accomplissent nos Destinées. — Au milieu

des sites glauques et faux! — Leurs actions en reconstituent les événements. Ils ont les aventures qui nous furent défendues.

Des héros lancent des piques d'airain. — Chargées d'aromates, des brises battent les orges. Nocturnes et amères, ruissellent les eaux vertes; et elles balancent les branches d'orme et de pin, et elles reluisent aux voûtes tout en fleurs des maisons, — Paysages qu'animent nos Désirs! — Philoctète, en larmes, s'y lamente. On chante au fond de la forêt. — Des guerriers luttent sous la lune blanche...

*
* *

Or telle est leur exceptionnelle et éclatante magnificence, qu'ils expri-

ment nos passions, et mieux, avec plus d'âpreté et de grâce que nous-mêmes. Les bas esclaves rugueux, courbés, que nous semblons, y distinguent leur paienne splendeur. — Un paradis y transparaît!

Ces églogues, ces idylles banales et adorables, — voilà le lieu où apparaît la stature de nos destinées! — guirlandes d'Amours, rustiques géants! — Ce que nous sommes y apparaît! — Nos destins y couronnent leur gloire. Et les nations nous sanctifient. Des femmes apportent, pudiques et graves, des urnes fleuries. Au bord des fleuves, les roseaux sonnent. L'odeur des résines monte des bois. — Candeur sacrée et solennelle!

Dans les légendes quotidiennes et

extraordinaires qu'ils imaginent, les pires esclaves s'héroïsent, resplendissent! Ils s'y restituent les trésors que leur dérobèrent les hasards. Et on y enveloppe les plus pâles actions d'un furieux mystère de sang et de larmes! Par là, ces fades fictions nous semblent aussi touchantes que des turbulences urbaines et agrestes. L'héroïsme est beau et tragique des pêcheurs, des poètes, des pâtres — et de cet auguste et farouche faneur qui aiguise en silence, et contre un roc tremblant, sa faux dure, ardente, taciturne!...

Fêtes,

Villages, Funérailles

« Hélas ! l'existence quotidienne travestit la vie éternelle. »

III

C'est ainsi que j'ai combattu d'élégiaques et atroces destins. Cette tragédie en reconstitue l'aventure. Et elle en raconte les péripéties.

La cité héroïque dont je tente de décrire les quais, les portails luisants de guirlandes, les fêtes, l'industrie, les rumeurs, — il ne faut point

croire qu'elle n'existe pas. Car je l'ai construite de purs blocs poudreux — ruines gisantes de la Ville où vous me voyez. Aussi ne faut-il pas la croire imaginaire.

Il y a là de puissantes et glaciaires arcades dont la concavité obscure abrite des marchands, des mendiants. A l'entrée des parcs, s'avancent les statues — offrant des corbeilles débordantes de fruits! On habite de plâtreuses baraques, toutes pétries d'huiles, de briques et d'algues! Il passe des charrettes dans de petites rues caillouteuses. Diaprés, aigus, les pavés sonnent. Au bord des fleuves, les saules se balancent en bruissant.

Des cascades de roses ruissellent sur les places. La mer tonnante

écume aux rudes margelles des quais. La marée y apporte des pêcheurs de baleines, d'extraordinaires tueurs d'ours, farouches, écaillés d'or! Des pirates débarquent. — Là j'ai conduit des armées noires et écarlates. — Tumultueuses, les barques bondissent sur les eaux. Le tonnerre des forges retentit. D'épaisses fumées s'enguirlandent, en houilles, dans l'azur. Les esclaves de cuivre, solides, lourds, déchargent d'odorantes cargaisons. Près des portiques, des astrologues bariolent le ciel de prédictions. Il monte du sol rouge des odeurs pesantes, coriaces, et acides de violettes, de sels!

Monumentale et populeuse Cité! C'est là où m'ont conduit d'antiques destins. Nul bas trafic ne s'y agite.

— L'industrie des herbes, des rocailles — L'acariâtre héroïsme humain s'embellit de l'extase des dieux.

C'est dans ces lieux de roses et d'eaux que j'ai vécu — statue païenne et angélique — à l'instant où mon Ombre habitait parmi vous. Vous n'y avez rien distingué. Ne croyez pas que cette cité ait rien de bien miraculeux. Aucun de vous n'en a jamais franchi les portes. Et cependant elle resplendit. — Tonnante de cloches et de clameurs! — J'en connais toutes les tremblantes ruelles, les parcs que gardent des grilles de fer, les sombres blocs rongés de lune, les môles, les ponts. Des chaumières s'y dressent, — plâtreuses et opaques, verdies de li-

chens, toits roses que hérissent les pailles en panaches! — Au seuil des maisons chantent d'écarlates coqs! Les viviers se creusent sous les pluies. — Une lanterne d'étain, l'enseigne peinte, sculptée où se cabre un paon, le soc d'une charrue luisent dans des ténèbres. — Toutes les statues rappellent, aux vieux parcs, mes destins. Elles gardent les secrets que je leur confie. Rouges de sang et d'or, les esclaves travaillent, fanent les luzernes, déchargent les barques. — Des bûchers brûlent...

***

Ici, j'ai donc rêvé d'héroïques turbulences — pires ou propices, mais plus pompeuses que celles dont l'ar-

deur vous exalte. Les grâces qu'elles eurent furent terrifiantes. Et comme elles n'en faussent point l'aspect, elles réalisent mes destinées.

Cette tragédie que je compose en demeure le récit intact, et elle en garde le strict éclat. Ainsi ne doutez point des aventures décrites. J'ai conduit d'écarlates armées à la bataille. Et il n'y a là rien de fabuleux.

Certains des événements que je raconte vous paraîtront, sans nul doute, excessifs, d'un romanesque énorme, candide. Vous pensez bien que je ne m'en attribue pas la gloire. Et pourquoi s'étonner que je conquière des styx, des cités, des royaumes? — Il n'est personne qui ne m'ait vu cueillir des roses. Or nulle action n'est plus sublime. — Pétrir

la pâte des cruches de grès, puiser les eaux, tailler des branches ! — Il n'y a rien de plus pompeux.

*
* *

. . . .

Il se peut bien que je revienne, puéril et atroce voyageur, de la cité que j'ai décrite, bâtie de houilles et de blocs d'or. Les nations m'y ont lapidé. Peut-être y ai-je ainsi mené une retentissante existence.

Ce furent des batailles, des massacres! Fièvre et or! De puissantes campagnes resplendissaient. Les lacs m'ont chanté aux creux des roseaux, Des cyprès balancés bruissaient. On

écartela les statues. Du tonnerre embrasa les feuilles.

Puis vint la nuit, mauvaise et noire...

Le Combat des Hasards et des Destins

« Il y a entre vous et moi des distances d'astres. »

IV

Voilà de banales aventures. Ainsi n'en soyez pas ébloui. Elles n'ont rien de plus prodigieux que celles où apparaissent les maçons, les bouviers. Et toutes les actions ont de telles merveilles. L'emphase du héros les différencie.

Comme si l'horreur d'un carnage noir et empesté était plus terrifiante, farouche que le silence de cet esclave dont la hache grince glacéeet crissante sur des roches.

Il faut bien partout voir la Mort. Une peur m'étreint. La volupté des pourritures vibre et énivre. Du sang suinte le long des statues. D'opaques poissons d'or rongent des verdures d'algues. Et ces flores hautes et écarlates ! Tout resplendit terriblement ! — Pourquoi me jugez vous sur mes actions? Ce sont les hasards qui les créent, ce sont les hasards qui nous mènent. Et ils s'opposent à nos destins. Ils nous sanctiefient ou ils nous outragent. Ils nous baignent de roses, de neiges, de ténèbres !

Les hommes marchent au milieu de l'ombre. Ils s'entretiennent de l'azur, des violettes, des orges. Une rose effeuillée épouvante. Il y a là des élégies. Une païenne odeur de mort s'en exhale. La Mort terrifie non ceci, celà. — Les hommes palpitent, tremblent. Ils ne s'entendent point retentir, car ils chuchottent, et c'est d'une voix basse! Ils ont la splendeur de ce qu'ils expriment. Ils ne s'appartiennent pas. Ils obéissent à des hasards ; et ils tentent de se conformer â leur destin. Ils en portent les messages comme des esclaves dociles.

Quelques hommes accomplissent, de merveilleuses actions. Mais cela n'est rien. Et ils n'en sont pas responsables. — Un empereur pétrit des

amphores, un carrier compose des poèmes, — voilà encore le carnaval. Il ne faut point considérer s'ils fracassent des statues, s'ils cueillent des fleurs ou s'ils gouvernent les races. Leurs glaives rugueux et lourds ont l'acide éclat du sang et de l'or. Ils égorgent des bœufs ou tressent des guirlandes. Ils chantent les eaux, les moissons, les batailles. Tantôt l'Amour les dompte — tantôt la Mort. Ils ne sont point beaux par l'aspect qu'ils ont, mais par celui-là qu'ils se songent! Et ils repercutent les mêmes confidences que leur murmurèrent les dieux des rivières, des blés, de la guerre. Ils prennent la splendeur dont ils souhaitent l'éclat. Et ils ont l'éblouissante stature où ils aspirent.

Ils crient dans du tonnerre, parmi

les cîmes; ils combattent les nations; ils consument des bourgades, des meules d'or; ils tuent et adorent. Et cela n'est rien. Ces bouviers ne nous émeuvent pas. Et je n'ai nul respect pour ces héros. Ils peuvent périr. Ils ont des odeurs de cadavre. Ils ne resplendissent pas d'éternité. Cependant ils nous terrifient, et ils nous charment, à cause des dieux dont ils portent les messages, et pour des Eaux qui chantent en eux, l'Amour, l'Aurore!

L'embûche de l'Ombre! Et les hasards, — stratagèmes, jeux et mascarades! — De tous ces hommes (guerriers, rois, pêcheurs, boucaniers, pirates, bûcherons, ou bien mendiants), il n'en est pas un seul dont la vie soit conforme à d'authentiques

destins. Et si dociles qu'ils semblent, héroïques, tumultueux, ils n'en accomplissent point les extraordinaires fastes !

*
* *

Ah ! combien de héros ont été subjugués et vaincus par les roses, ces féroces, fugaces et furieuses fontaines ; la forêt, une pierre. Il y a là de tacites et atroces révoltes ! Les rudes pêcheurs ont des tempêtes, d'éblouissantes banquises d'or où bondissent des ours blancs ; des coquillages, la nuit de l'eau ; — et de rudes troupeaux de bêtes d'or, rugueuses et écaillées ! — des algues ! Les laboureurs voient se soulever les sillons ; des grêles brûlent les blés ; des

ciels d'eaux ruissellent. Et d'odorantes cargaisons d'huiles — de branches et de feuilles débordantes, — s'écroulent en chantant des charrettes.

Héros farouches et éclatants! Ils s'éloignent de leurs destinées, à cause de l'ombre ou de l'aurore! Ils ne se confient pas à ces présages. Ils n'écoutent pas ce que leur crient les luisantes margelles blanches des puits, le soc étincelant des charrues, les roues profondes et empourprées qui broient, craquantes, les pailles, le sable. Ils ont peur d'aller où ils vont. Ils s'épouvantent aussi, en vérité, vraiment, des torches de tonnerre qu'ils brandissent. Ils n'osent pas saisir ces rocailles afin d'en fracasser les plus hostiles statues. Ils songent — et ils se ploient aux circonstances.

Des hasards étrangers s'opposent à leurs destins, en sorte qu'ils en laissent l'aventure, — leur pudeur, parfois les retient; — ou l'innocence de leur amour — ou la puérile grâce de leur mansuétude.

*
* *

Ainsi nul destin — joug d'esclave docile — ne m'a accordé la victoire. J'ai combattu les paysages. Pourquoi ne suis-je pas devenu le divin pasteur de statues qui m'eut plu? J'ai combattu la révolte des cîmes et des eaux. Les ruses de l'aurore m'ont exaspéré! Des pierres bondissantes meurtrissent mes guirlandes! Je n'ai pas connu les triomphes d'été, les fêtes en honneur, les panégyriques..... Or, comme je marchais, pudique, tendre adulte, les

pestiférés m'ont tendu des mains putréfiées et tristes! — J'ai tué des dieux. — Ah! sachez-le, j'ai médité souvent de féroces et furieuses actions. Si je ne les ai point commises c'est que des hasards me l'ont interdit. Il y a tant d'obstacles! — On ne peut jamais rien!

*
* *

Je sais que jadis des empereurs imaginèrent les pires tortures pour de puérils et douloureux esclaves. A cause de leur pâle grâce, écartelés, coriaces; ou par jeu, enduits de goudron, brûlés comme des bottes de pailles blanches; ou jetés dans l'arène, farouches, tremblants et humbles, — au milieu des roses et des lions! Ce

furent d'atroces et gais passe-temps! Des empereurs jadis s'y complurent. Et je crois, que pour les décrire, il faudrait pouvoir les vouloir!

Les beaux supplices! Batailles et sang! de hautes torches consument les châteaux! Et les carnages! Et les tumultes! Voilà de terrifiantes délices!

Mais les hasards mauvais nous mènent, et ils contredisent nos destins. Et nul n'en accomplit jamais les extraordinaires aventures. Ce que l'on réalise n'est rien. L'Espoir combat la Mort. Et l'Amour rit.

Or si pompeux qu'ils semblent, les hommes sont fades et vains, à côté du dieu d'or dont ils portent le pâle masque.

Attitudes

A Albert Fleury.

« Tout homme se constitue d'un paysage. »

V

Farouche douceur de l'ombre et de la Mort! — Et les orages, et les défaites! — Leur emphase éclate aux enfers. — Altérée, l'aube boit l'eau des Styx! — Mais ces tristesses ne m'étreignent guère. — On fuit le massacre écarlate des roses!...

Il faut songer à l'obscur silence du tonnerre.

Les embûches des pirates sont d'une furieuse violence. Ils portent des piques bleues et resplendissantes. Le sang ruisselle des rochers sous leurs épées. — Il y a autant de terreurs dans l'épouvante d'une statue pâle...

Ainsi quotidiennes, les actions ont une ardente magnificence. Nous allons dans des parcs, parmi des fruits glauques et acides, les puissantes roses, les herbages blancs. — De pesantes odeurs nous enivrent. — On en garde, cendreux, un goût de ténèbres.

Les pires épisodes fades et ordinaires témoignent d'une divine destinée. Puérils, des colloques bondissent en échos ! — De toutes ces banales grâces dont nous sommes specta-

teurs, il reste, héroïques, d'impétueuses merveilles.

Ne croyez pas que ces supplices de glaces et d'or aient plus d'horreur que l'anxiété d'une fleur, une guirlande, un baiser. — L'élégiaque et grinçante cruauté des héros n'atteint pas, peut-être, celle qu'expriment de rustiques carrièrs, fracassant de fragiles blocs blancs, — ou ces bûcherons, ces tueurs de phoques.

*
* *

Il s'agit donc de distinguer. Toute attitude est héroïque. Elle se compose d'Éternité. Des anges s'y drapent, ou des pasteurs. — Ce sont des dieux — et peu importe — Cueillir la plus candide des fleurs, partager

d'opaques pains coriaces et empourprés, — tendre et idyllique, s'incliner parmi l'abrupte et miroitante margelle d'un puits, — atteler des bœufs à la charrue; tresser de claires corbeilles d'un flexible, verdâtre et énorme osier; sculpter des tombeaux, danser sous les branches! — Voilà des actions quotidiennes!

Ce qu'elles chantent tressaille dans la nuit. Leur aspect terrifie ou charme — à cause de l'Amour, de la Mort, de la Joie qui, par là, s'exprime.

Pour les héros, il se peut bien qu'il n'en distinguent. point la merveille. Ils chantent selon les cris que leur confie la Terre. Ils ont les attitudes où elle les sculpte. — Ils n'en demeurent que les dociles esclaves.

Cela resplendit tout en dehors d'eux Ils portent des mystères. Et ils en témoignent comme s'ils revenaient de l'enfer. Ils ont en vérité d'étranges candeurs.

*
* *

Ah! la vie banale et patriarcale des gens de village et des artisans! Ils sont là, bucoliques et frustes; ils ont l'air de ne s'employer qu'à de basses et vulgaires besognes. Mais la Terre les courtise. Et l'autochtone éclat en reluit sur leur face. Ruraux ou urbains, ils assistent, pleins de larmes de rires, à l'héroïque concert des eaux, des brises pleureuses, des durs lichens, des lourds sillons, des chaumières blanches! Ils en consacrent et en scandent les échos. — Ils

en profèrent les vœux les plus obscurs. — La Nature veille sur leur Destin! Son attentive donceur s'écoute en eux. Elle leur épargne l'anxiété des ténèbres. Ils tremblent et ils chantent. Ils habitent aux lieux où ils officient. s'embellissent des passionnées et tumultueuses magnificences que leur confient les roses, les rocailles, les mousses vertes. — Ainsi ces noirs carriers portent des attitudes d'anges. — Les frustes, rudes, solides forgerons dont sonnent, scintillantes, les enclumes, — et les potentats, les pirates, les pâtres!...



Des artisans pétrissent des pains roses et dorés! Ils émerveillent, par

là, les plus divines des grâces. Les violettes flamboient, rauques et hérissées. Un berger conduit d'éblouissants bœufs blancs boire l'onde herbue et bourbeuse des marais. — L'Amour s'endort derrière de pâles, pliantes charmilles. — Depuis mainte année, et des jours sans nombre, le batelier traverse, eucharystique, des hommes, d'une rive à l'autre, au long du fleuve. — Or voilà vraiment, de tragiques esclaves! Et ils accomplissent constamment les plus extraordinaires merveilles du monde.

***

Pomones! Hercules! Saturnes! Ils domptent, navigateurs, le sombre orage des mers. Et les bûcherons

qui meurtrissent les hamadryades. Candide et énorme paganisme! Ils parlent tous ces gens-là, à voix très basses, et comme s'ils avaient peur de s'entendre. Ils ensevelissent ce qu'ils ont de divin. Ainsi ils sont leurs propres fossoyeurs. Ils accomplissent, bouviers, pècheurs ou menuisiers, d'éternelles messes pastorales et urbaines, mais dont ils ignorent les splendeurs. Ils craignent de vivre. Le temps les détourne de l'éternité.

Ah! comme ils resplendissent, pourtant, ces fades esclaves; si vils, si bas, apostats de leur réciproque divinité, dociles, tacites! Ils tressent de jeunes guirlandes, rabotent des planches de pin, pétrissent la pâte des cruches! — Ils s'égaient aussi et ils

dansent. — Ils construisent des baraques d'opaque plâtre et de bois. Ils massacrent, écarlates, les ours rudes! Leur attitude d'ange solennise la Mort, la Nature, l'Amour!

Sans aucun doute, de tous ces beaux héros, il n'en est guère qui distinguent leur Destin. Ils ne s'y confrontent pas, ils ne s'y appuient pas. Peut-être agissent-ils contradictoirement? La pudeur des roses les embrase. Ils réalisent des multitudes d'ardentes et angéliques merveilles. Ils n'en soupçonnent pas les resplendissements.

Ils apparaissent, malgré eux, malgré leur destin, comme d'impétueuses allégories. La religion qu'ils sanctifient demeure païenne et éleusiaque, de roches, de forêts, de par-

fums, de fleuves. Ils en font retentir les cris. Ils sonnent ce qu'ils leur chuchottèrent en confidences.

Uu coq, une corbeille fraîche, flexible et odorante, une amphore d'eau — voilà d'extraordinaires intimités ! Il n'est pas un cantique plus beau.

*
* *

Tels sont ces dieux rustiques et artisans. Ils attestent un pur paganisme. Leur servitude s'y ennoblit.

Cependant, si épiques qu'ils soient, ils ne passent pas le terrible et humble héroïsme où se drapent les poètes, les rois ! Car il faut bien considérer que les poètes demeurent des Sourires ou des Larmes. Et ils surgissent afin de consacrer des rites.

Rites païens et éclatants dont l'hiéroglyphe étincelle sur une petite ruelle assombrie bruissante, une pioche, une palpitante amphore de roche, une fleur.

Car, tumultueux, les poètes solemnisent.

Bien qu'ils semblent, attentifs aux pâles turbulences des nations, ils n'y participent aucunement. Ils rêvent dans des lieux de profondes grottes d'eaux rocheuses et herbues, parmi des bois de roses, de pins et de citrons. Ils en respirent les parfums lourds, l'acide éclat. Ce désir qu'ils ont d'y mourir, les y prédestine, en effet. Cependant d'impérieux hasards les en détournent. Ils se mettent en route afin d'y atteindre, car telle est leur contrée de dilection. C'est là

où les appelle leur destinée. Ils en connaissent les blancs rameaux, les roses rocailles, et les charmilles pleines de guêpes et de noix. Or ils n'y parviendront jamais.

Ce sentiment les exaspère. Aussi imaginent-ils des héros de roman à qui ils confient de tacites splendeurs. Ce sont des bouviers ou des rois. Leur attitude y réprésente l'intact et strict aspect de leur Destin. Ils s'y allégorisent. Et ils y viennent, avec eux habiter ces régions bucoliques ou urbaines où ils les ont conduits.

Il est des poètes moins pompeux Ils logent, ceux-ci, dans d'opaques et plâtreuses chaumières, hérissées de tremblantes pailles rudes, et pareilles à des ruches dorées. Candides et puérils, ils composent des tou-

chantes églogues, à propos d'une guèpe, d'une rose humide, d'une cruche cassée.

Ils ne diffèrent point des gens de villages. On entend le cri écarlate des coqs. Le pavé luit et ruisselle de fraîcheurs.

L'odeur des fruits est enivrante. Des charmilles balancées résonnent. Voilà, n'est-ce pas, de bien ordinaires aventures. Des circonstances pourtant, nous en éloignent parfois. Alors nous vivons comme des étrangers. Et c'est pour charmer notre exil que l'on chuchotte de divines et banales prières, où il s'agit de coquelicots, de pommes de pin, de grises rivières glacées et blêmes, d'argentines cloches et de miels roses !

Ils ne diffèrent point des gens de

village. Je ne vois pas qu'ils soient dignes d'un plus grand respect. L'un et l'autre attestent et illustrent un dieu. Et la préséance de leur gloire en fausse le candide héroïsme. — Ils habitent les mêmes lieux. Et ce qu'ils expriment demeure identique. Ils témoignent d'une piété païenne et humble, envers la même divinité. Ceux qui cultivent la terre n'ont pas moins de grâces que ceux qui en profèrent les chants. Les uns dressent d'éternelles statues; leur attitude en simule l'héroïque action. Les autres, stricts et confidentiels, invoquent, retentissent, solennisent. Leur culte a moins d'emphase. Transsubstantiée, toute la Nature en eux tressaille. Ils en répercutent l'horreur souterraine. Leur lèvre en anime le silence.

*
* *

Leur jeune gloire cependant obtient la préséance sur celle des artisans. Il ne faut point s'en étonner. Ils ajoutent aux dieux ordinaires les grâces touchantes ou impétueuses de ces héros où ils figurent. Et ils n'expriment pas ceci ou cela, une roche, un gâteau au miel, une amphore, une odeur d'huile, ou une fôrèt ! Mais, tour à tour, tous les plus obscurs vœux de la nature.

Ils ne conquièrent point, telle ou telle couronne. Leur puissance s'étend sur les terres glacées et polaires couvertes de banquises, de rocs blancs tout argentés d'algues et de sauvages ours ; à l'instant même de

leur caprice ils habitent d'écarlates régions, brûlées et sèches, — et dans des contrées inconnues.

Bien qu'ils se constituent des contingences — idéales et impérissables — de la nature, ils ne subissent point l'atroce infortune d'y être asservis. Ils s'émeuvent à cause d'une violette, d'un foudre. Ils en rémémorent la fleur ou l'éclat. Ils ne s'y tiennent point. Leur emphase éblouit. Ils ne gardent pas l'humble aspect éraillé et ancien des bouviers, des pêcheurs.

Ils chantent. Ils marchent. A la mort de l'Avril c'est l'Été qui anime la fête de leurs roseaux ; — et tour à tour y bruissent et mugissent les rochers ; — les fleuves gris et opaques, — et les dieux des jardins.

⁂

Ainsi, ces héros de village et ces bucoliques artisans existent, un peu, en vérité, comme des divinités païennes et attentives. Ils représentent un paysage. Leur stature en dresse la statue. Ils en accomplissent l'érotique rituel. Leur douceur s'y exaspère. Ils s'y exaltent. Et ils y apparaissent consubstantiels.

Il faut aussi considérer le paganisme héroïque des nomades, des rois. Mais les poètes bondissent. — Roses, Rivières, Forêts, cimes. Toute la Nature, transsubstantiée, tressaille en eux. Ils palpitent impétueux, terribles. — Leur héroïsme a peur des tumultes de l'action. Il se

peut que les destinées les en éloignent. Aussi se contentent-ils de batailles fausses, de foudres. L'artifice de leurs tragédies les satisfait. Les héros romanesques dont ils tentent l'aventure, leur restituent, et à eux-mêmes, l'intact et acariâtre aspect des Destinées. Certains moins pompeux, méditent des plates-bandes d'œillets et de thyms. Leur infortune leur interdit d'en respirer l'odeur verdâtre, aigüe et froide. C'est là où ils essaient, cependant, d'apparaître. Ils reconstruisent l'autochtone contrée qui eut dû, sans nul doute, leur servir de patrie. L'impérieux caprice de leur Destinée y subjugue celui des hasards. Ils en illustrent, ils en glorifient les merveilles.

*
* *

Dans ce sentiment, songez-bien que les plus vaines pudeurs des cloches, une eau qui tinte au creux d'une vasque, et ces échos pâles, ces guirlandes tiennent une grâce sacrée et tragique. On s'incline les uns vers les autres avec des roses et des respects. Le tisserand, l'humble et pieux bouvier, le pirate, le roi, le pêcheur. On s'égaie, on s'éblouit : Des clefs communes servent à ouvrir le même portail. On marche. Acariâtre et glacée l'odeur spongieuse des fruits enivre.

On rompt le bon pain pour la communion. On converse ensemble. L'herbe écume, fleurie, floconneuse. Des cyprès balancés grincent et

luisent. Les statues regardent dans du clair de lune. On danse tendrement sous les molles charmilles. L'ombre, entre en tremblant, dans les parcs. Voilà à quoi se passent nos destinées. Elles vivent entre une forêt, un mur blanc et l'azur. Il y a là d'anciennes grâces fardées et puériles. A force de s'apparaître ainsi il faut bien que l'on s'entretienne. Le statagème des fausses confidences — ou l'on défaille très tendrement, avec des rires — n'en détruit pas la stricte et terrifiante fadeur. Mais il faut bien s'en contenter. Torches de foudre, orages, guirlandes d'or! Cela, vraiment, ne suffit point!

Héros infortunés! — Ils tentent des aventures; ils s'inclinent, en versant des larmes; ils solemnisent leur culte

joyeux ou élégiaque ; ils se donnent des saluts ; s'invitent, pompeux, en leurs parcs familiers, parmi des grottes grondantes de rocailles et de flots, des grappes, des arcades, des charmilles ! C'est là ou ils échangent leurs plus intimes colloques. Mais si amoureusement qu'ils s'y épanchent l'écho de leur âme, toujours s'y endort. — Taciturnes et hostiles statues !

Les Dieux en exil

A Maurice Le Blond.

« Hélas. Hélas! rivages infortunés d'où le sort m'a proscrit. » (TRAGÉDIES.)

VI

Il paraît, pourtant des héros — dans ces retentissantes cités, au milieu des poudreuses roches blanches, parmi de houilleuses et obscures campagnes — le destin les y exila et ils y passent — pâles, puérils, tumultueux!

Ils ne viennent pas pour célébrer des rites. Les pires nations bâtissent des bûchers dans la nuit. S'ils pé-

rorent, ce n'est point, sans doute, pour émouvoir les coquilles, ni les pommes de pin. Ce ne sont pas des dieux hospitaliers. La certitude de leur magnificence éblouit. Ils en répudient les trésors. On ignore le pays de leur nativité. Ils ont l'âge de la Terre éternelle. — Profondes et odorantes les hautes grottes vertes, — à leur aspect, — chuchottent. Ils bondissent — impétueux, tremblants! Ils étreignent la maigreur des eaux. Et les rivières sont pleines d'aveux. Et les berges bruissent — resplendissantes!

Ils courtisent les aubes, les corolles.

*
* *

D'aspect glacé et acariâtre, ils

agissent parfois comme des artisans. Leur patience les y apparie, et ils en agréent les labeurs. Ce sont alors de rustiques conducteurs d'attelage, des pêcheurs dont les bras ruissellent d'huiles, de goëmons, de corail. — De blancs cordiers, des laboureurs! — Et ils équarissent de durs troncs rugueux, roses et odorants; et ils taillent des rochers; et ils arrosent aussi les plates bandes spongieuses, palpitantes de fleurs! L'infortune de leur destinée n'en défigure point, cependant l'éclat. Ils s'exercent aux astuces de l'arc, ils participent à des carnages, ils égorgent des roses et des lions. Sur leurs mains blanches du sang reluit. Ces actions — ils les accomplissent à cause d'un caprice des hasards. Et ils ne s'y attardent pas.

Cela se passe au dehors d'eux. Et leurs désirs n'y sont point ressemblants. Bien qu'ils se prêtent aux jeux de leur corporation, leur destin les porte sauvages et hagards au milieu des Roses, parmi les Fontaines, les Cîmes, les Forêts, ou dans ces glauques et écarlates statues, dont sont peuplés les places publiques et les jardins.

*
* *

Ils apparaissent, miraculeux ! Dieux en exil ! Bondis d'un astre ! Ils en rapportent, — le saviez-vous ? — d'exceptionnels trésors, des corbeilles des guirlandes ! Des lieux inexplorés d'où ils reviennent, ils gardent la mémoire d'aventures, de fictions froides et élégiaques, et de banales

et divines fêtes. Ils y ont conquis des lichens verdâtres, de roses pierreries. Au bord des lourds fleuves jaunes et écaillés ils ont cueilli de frais roseaux. Ils savent d'obscures régions, des forêts, des abimes. Ils marchent. Ils chantent. Si vieux qu'ils ont perdu la trace antique des nymphes. Leurs cris en remémorent les plaintes. Ils ont frappé à tant de portes — car on a faim. Ils se sont inclinés, robustes, au-dessus d'humides margelles blanches. — Car on a faim et on a soif. — Les clefs anciennes se rouillent. L'aurore a bu les eaux. Leur attentive tristesse pleure, dans l'Eternité. La certitude de leur destin en augmente l'atroce anxiété. Ils ne savent rien. Ils comprennent trop. Les pierres leur murmurent ce qu'ils

chantent. Les dieux leur confient des gages de victoire. Ils embrassent tout Espoir. Et l'ombre au loin s'allonge.

Par le pire des pâles artifices ils simulent la stature qu'un dieu leur constitue. Et ils prennent le masque acariâtre, ou ingénu, ou bien cruel, dont on les pare. Ils ont l'air de bouviers, de bûcherons, de pêcheurs. Les hautes statues que, pourtant, ils s'érigent, ils ne les pétrissent pas de la cendre héroïque et éteinte des idoles. Ils règnent aux bourgades de corail, sur des lieux de houilles et de boulingrins. Le fardeau des morts ne les fatigue point. — Bondis d'une étoile sur la Terre, ils y balbutient parmi les rochers, les blanches mousses gelées, au flanc des cavernes, les fleuves, les forêts — ils bal-

butient avec des larmes, — et, si hagards qu'ils semblent au seuil même de l'Enfer.

*
* *

Ces héros apparaissent comme des pestiférés. L'horreur de leurs grâces écaillées, livides, terrifie. Les vents boivent, rauques et altérés, l'humidité palpitante de leurs yeux. Ils consument les champs. Des roses y flamboient. Brûlantes, les chaumières se hérissent de puissantes et coriaces pailles d'or. L'aurore, éperdue, s'effarouche ! Ils font horreur. Lorsqu'ils s'avancent vers ces retentissantes cités il n'y a point là, pour escorte, d'écarlates fifres, des archers, des hallebardiers. Les chœurs des jeunes filles, offrant des

corbeilles, ne s'approchent pas, — roses et violettes. — Ils ne possèdent aucun esclave — des joueurs de musette, ni des pâtres. L'atrocité de leur destin en discrédite les pâles trésors. Leur héroïsme augmente encore leur solitude.

Ils errent. Ainsi, l'aube, au matin, rôde à travers toutes les ténèbres. — S'ils marchaient dans cent mille années, les cloches sonneraient, peut-être, selon la fête, et les flûtes, et les chalumeaux ; — des roses bondiraient vers leur joie ; — on leur dédierait les guirlandes du Roi.

Mais l'obscure nuit est longue. Et les sonneurs dorment autour des beffrois. Les pieux héros font retentir les cités mortes. Et leur souffle empesté éteint l'éclat du ciel.

*
* *

Les tragiques, les pompeux, les terrifiants héros! Je vous dis qu'ils portent l'épouvante. Leur grâce contribue à leur infortune. Vous ne les avez jamais vus. Bien qu'ils s'abritent aux grottes de pierrailles et de glaces, parmi les bourgades, dans les bois, ils en demeurent si loin, proscrits que nul ne les peut distinguer. Et nul n'entend, tant ils parlent bas, les confidences qu'ils se murmurent. — Ils crient. Ils ont faim. Ils implorent. On leur jette des pains imprégnés de sang. Ils frappent terriblement aux portes goudronnées et rugueuses des villes.

Ah! ces pâles carriers qui les inju-

rient. Et les les hallebardiers dont les piques étincellent, bleues et retentissantes ! Et ces maçons, ces laboureurs, ces paysans, — mauvaise plèbe, divine et obscure — qui s'engouffrent en foule dans les rues, brandissant des fourches, de la boue ! — Or, ruissellantes de fleurs, les statues bondissent et elles se prosternent devant les héros !

Ils passent comme des pestiférés ! On les considère à l'aube, à la nuit, dans les jardins publics, ici et là. Ils semblent attentifs aux pires confidences. Ils conversent de la fête, de l'époque, des récoltes. Par là ils participent à vos basses industries. On pressent qu'ils s'y apparient, de peur d'en subir les embûches. Ils ont l'air humble et élégiaque — et si puéril ! Ils habitent

des pics blancs, abrupts, hérissés de roses et de pins, parmi d'obscures, sauvages et bucoliques régions. C'est de là qu'ils vous entretiennent. — Or, ils pérorent aussi et quelquefois sur l'infortune de leur destin ; ils en composent des élégies ; les descriptions qu'ils font des lieux de leur naissance sont pleines de grâces sacrées et tristes. Aussi n'émeuvent-ils que les dieux.

Tuiles fraîches ! Toits d'ardoise ! Portails blancs ! Ils entrent aux vieilles bourgades. Et nul accueil ! On clôt les grilles de fer — et les fenêtres. Pas une musette ne tinte, gaie et sonore ! Et il n'y a ici aucune escorte. Et les ménétriers taisent leurs concerts rustiques par quoi on célébrait des noces ! Car ils s'avancent,

les Étrangers ! Et la Mort marche. Et non l'Amour.

Héros que proscrivirent d'antiques destins ! Voilà des dieux dont l'élégiaque et sombre exil se passe entre un jardin, une forêt et un fleuve. Mais leur âme ne s'y enclôt point. La certitude qu'ils ont de leur captivité contribue à la diminuer. Et ils résident où il leur plaît. Et ainsi ils s'en vont vers d'étranges aventures. Le vertige des cîmes les éblouit. Et ils deviennent le paysage qu'ils considèrent. — Pareils à l'aurore blanche ils font éclore les fleurs. Au milieu des plaines flambent des meules violettes en hautes torches de pailles. Poudreux, étincellent d'éclatants rocs blancs. Les héros passent. Leur humble aspect s'y émerveille. Le rose soleil ai-

guise sur les pierres ses rayons. Le ciel luit. Un coq chante — sombre et écarlate. Ces héros ne s'y restreignent point. Leurs destins ne s'y limitent pas pour quelque énorme et strict émoi. Ils paraissent comme des rois ou des pestiférés. Farouches et impétueux, ils apportent, en tremblant, tragiques, de palpitantes amphores de sang.

Les toits des villages (tuiles et briques) s'allument, s'empanachent de pailles et de flammes. Il luit des puits, où tinte le poids pompeux des cruches. Et les blancs linges posés, scintillent parmi les marbres.



Ce sont là des dieux en exil. Ils

viennent des régions inconnues. Les destins qui les en bannirent leur en gardent pourtant la mémoire. Comme ils distinguent leur déchéance une fantasque et hautaine tristesse les exaspère. A s'en remémorer les bourgades, les forêts, l'industrie et le faste, ils s'épouvantent encore plus de leur infortune. Ils vont. Ils s'agitent dans des turbulences. Mais on se détourne de leur compagnie. Car ce qu'ils content est terrifiant et incroyable. Ainsi ils paraissent comme des étrangers.

On peut vivre auprès d'eux, et pendant des années — par mille et par miliers ! Ils ont l'air attentifs aux églogues chuchottées. On rit, on pleure, on chante. Et vous pouvez frapper à de mêmes puissantes por-

tes, de dure brique ou de buis. Le candide pain coriace et rose, — vous pouvez le rompre avec eux. Et ils vous offriront des fruits spongieux et verts. Ils se peut qu'avec vous ils échangent des colloques. Peut-être les accompagnerez-vous dans d'effrayantes expéditions. — Sang et massacre. Les armées noires et écarlates luttent dans la plaine. On entend grincer les arquebuses d'or. Des piques luisent, crissantes et aigües. On crie. Retentissantes, les catapultes projettent des foudres ! On crie. Et l'on s'enfuit au milieu des ténèbres. Défaites ! Tumultes ! Les bêtes piétinent les morts. — Des tonnerres roulent. Des dieux gémissent. On les emporte puérils, et on les couche, meurtris, dans des granges rus-

tiques, odorantes de pailles, d'aubes et de violettes, entre un grand bœuf blanc et un âne. — Candide et harmonieux repos. — L'espoir les console de sourires. On leur parle de roses et de miels. Et vous courtisez leur melancolie. — Mais on ne saura jamais rien. Leur humble aspect en défigure l'extase. Ils habitent dans des lieux où nul jamais n'alla. Il se peut qu'ils s'inclinent vers vous. Ne croyez point, pourtant, que ce soit par amour, car l'amour demeure la vertu dont seuls les dieux peuvent ne point s'embellir.

Ils surgissent, cependant, pour célébrer des rites ; — mais où les basses et viles nations ne distinguent rien. — Car ils n'héroïsent pas des bocages embaumés et lourds, à l'instar

des bûcherons, des pâtres. Ce qu'ils annoncent est fabuleux. Les lieux dont ils disent les Étés, remémorent l'injuste infortune. Ils récitent des épithalames des séraphins. D'excessives grâces, resplendissants! — Leur renommée s'en accrédite auprès des aubes et des forêts. — Les roseaux vibrent. — Au bord des berges s'effeuillent les roses. Ils règnent sur les guêpes et les vents : — Ils ne sont point domestiques comme les divinités agrestes. On rapporte des légendes sur leur nativité. En vérité, on ne sait rien. La poussière des cités ne pèse point le poids de leur cendre. Leur destin contrepèse celui de la Nature. Et ils ne protègent ni les champs ni les pommes glauques et amères des vergers, ni l'odo-

rante cuisson du pain, ni les amphores, ni les étables.

Féroces et désolés ils passent dans des déserts — portant de résineuses, ruisssellantes, écarlates torches !

NOTES

POUR LE TOME I

I

a. Ainsi l'Art sacré et réel (notre idéo-réalisme) ne s'occupera jamais des âmes. — Les âmes humaines et leurs passions, les luxures de leurs basses amours, et les tristesses où elles succombent, cela, vraiment importe peu. Ce que pense un bouvier, un roi ne vaut pas que l'on s'y attarde. Ils gardent d'autant moins d'intérêt que plus d'émotions les exaltent, car ces émotions les détournent des rites.

Un homme parait — c'est un maçon, ou un guerrier, ou un pêcheur — Il ne faut pas que l'on s'arrête sur ces vaines sensibilités Les conjonctures de sa fortune, sa naissance et ses funérailles abais-

sent l'Art jusqu'à la laideur — Mais il s'agit de le surprendre dans un instant d'Eternité. — Sublime instant où il se penche afin de polir unc cuirasse, où il jette vers l'eau ses filets! Nous savons que son attitude, alors, est d'accord avec Dieu.

b. L'Art n'étudie donc pas les hommes, telle ou telle âme, ses aventures. Mais il regarde les attitudes, — toute attitude est héroïque — les paysages qu'elles autorisent, les destinées qu'elles nécessitent. Il reconstruit les Archétypes. — Incliné au milieu des roches, des jeunes eaux et des mousses mouillées, l'Art les pare des candeurs d'Eden. Et il leur restitue leur rhythme, — gais sourires, belles larmes en fleurs!

c. Tout homme apparaît comme un mythe. Il s'agit de l'interpréter — Ce qu'il incarne, quoiqu'il l'ignore, voilà, vraiment, ce qui importe. Un paysage

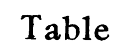
s'anime. Il chante. — Ses gestes s'éploient, graves et flexibles; et ils forment des corolles, des marbres; ils tracent de sinueuses rivières vertes, et, d'une courbe énorme, les montagnes! — Le site où passe un laboureur, un bûcheron, c'est là son âme transsubstantiée. Des horizons l'enclosent, solides. Il ne médite rien au delà. — Tout homme, comme un astre a ses lois (son orbite de fatalité, la répulsion et l'attraction).

II

L'art met en conflit des destins, des étoiles et des paysages — Tout ce qu'un homme, dans son orbite, entraîne, détermine, réalise.

De là, jaillit le pathétique.

FIN DU TOME PREMIER



9

TABLE

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le premier août
mil huit cent quatre-vingt-quinze

PAR

CHARLES RENAUDIE

56, rue de Seine, 56

PARIS

